

Des problèmes... et des solutions **Retour sur la table ronde « trente ans d'édition en Ontario français »**

Johanne Melançon

Number 121, Winter 2003–2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41593ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Melançon, J. (2003). Des problèmes... et des solutions : retour sur la table ronde « trente ans d'édition en Ontario français ». *Liaison*, (121), 16–17.

Des problèmes... et des solutions

RETOUR SUR LA TABLE RONDE « TRENTE ANS D'ÉDITION EN ONTARIO FRANÇAIS »

Johanne MELANÇON

DANS LE CADRE du 11^e Salon du livre de Toronto qui se tenait dans la Ville-Reine du 2 au 5 octobre 2003, *Liaison* organisait une table ronde sur 30 ans d'édition en Ontario français, en collaboration avec la radio de Radio-Canada. Conçue comme une suite au dossier que proposait la revue des arts en Ontario français au printemps 2003 (n° 118), cette table ronde, animée par Stéphane Gauthier, chroniqueur culturel à CBON, la Première Chaîne de la radio de Radio-Canada dans le Nord de l'Ontario, réunissait les principaux éditeurs (à l'exception du Nordir qui avait eu un empêchement de dernière minute) ainsi que la coordonnatrice du dossier, Johanne Melançon. Celle-ci résume des discussions de cette table ronde qui réunissait Alain Baudot (GREF), Monique Bertoli (Vermillon), Yvon Malette (David), Arash Mohtashami-Maali (L'Interligne) et Denise Truax (Prise de parole), et elle en poursuit l'analyse.

Le Salon du livre de Toronto était le lieu tout désigné pour accueillir une table ronde portant sur 30 ans d'édition en Ontario français, sorte d'écho au dossier de *Liaison* publié ce printemps. Cette table ronde aura effectivement permis aux éditeurs, d'une part, de poursuivre la réflexion sur l'avenir de l'édition en Ontario français en particulier au sujet des problèmes de distribution, de diffusion et du « manque de résonance » des ouvrages publiés par les maisons d'édition franco-ontariennes, et d'autre part d'envisager des solutions.

Où trouver les livres en Ontario ?

En 30 ans, 800 titres ont paru dans les maisons d'édition franco-ontariennes ; aujourd'hui, de 60 à 80 titres par année sortent des presses des imprimeurs, mais, trop souvent, ne trouvent pas leurs lecteurs.

Les éditeurs désignent quelques causes, entre autres l'éparpillement de la population francophone, le manque de librairies (il n'y en a que trois : la Librairie Le Soleil à Ottawa, la Librairie Champlain à Toronto et la Librairie Le Nord à Hearst), l'absence d'un réseau de distribution en province. Et ils se demandent comment rejoindre les bibliothèques publiques et les écoles dont ils reçoivent très peu de commandes.

Bref, les livres ne circulent pas en province... ou si peu. Alors que le Regroupement des éditeurs canadiens-français (RECF) s'occupe de la distribution au Québec, l'initiative *Livres-disques* essaie de corriger la situation en Ontario. Mais ce catalogue ne crée pas la demande, il ne fait qu'y répondre... lorsqu'elle existe. Quant au RECF, son mandat n'inclut pas un travail de promotion et de distribution en Ontario, le premier public des éditeurs franco-ontariens. Faudrait-il mettre sur pied une associa-

tion des éditeurs franco-ontariens qui pourrait remédier à cette situation ? À l'évidence – presque tous les éditeurs l'ont reconnu –, les ressources humaines sur lesquelles peuvent compter les maisons d'édition ne suffisent pas à assurer ce travail de promotion et de distribution en Ontario.

Les solutions envisagées

Beaucoup de livres, donc, mais peu de lecteurs... « Faut-il publier moins mais mieux ? » a demandé Stéphane Gauthier. Comment faire circuler les livres, mais aussi comment faire circuler les auteurs ? Faudrait-il que les éditeurs s'associent à d'autres diffuseurs ? Réseau Ontario permet déjà à des artistes des tournées en province. Cet organisme ne pourrait-il pas inclure des auteurs et proposer des tournées dans les écoles et les bibliothèques ? Bien sûr, il existe quelques événements autour du livre comme le Prix des lecteurs Radio-Canada qui ne reçoit que des éloges depuis sa mise sur pied, et en région, le Salon du livre de Hearst dont la prochaine édition est prévue en 2005. De plus, un nouvel événement s'ajoutera au calendrier en mai 2004, le Salon du livre du Grand Sudbury. Mais est-ce suffisant ? L'organisation d'événements autour des livres et de leurs auteurs demeure trop souvent le fruit d'initiatives isolées (comme les tournées d'auteurs dans le Nord), et ces projets demandent beaucoup de temps aux éditeurs, déjà débordés. L'Association des auteurs de l'Ontario français (AAOF) ne pourrait-elle pas assumer plus de leadership dans ce dossier, et pas seulement en organisant des événements à Ottawa ou à Toronto, mais en se préoccupant des régions aussi ? N'y aurait-il pas d'autres partenaires à sensibiliser ?

Autre piste de solution : les écoles. Pourquoi les professeurs ne connaissent-ils pas mieux la littérature franco-ontarienne ? Pourquoi si peu d'œuvres franco-ontariennes sont-elles au programme des écoles ? Recevoir un auteur en classe de façon ponctuelle c'est bien, mais qu'une œuvre soit inscrite au programme, c'est encore mieux. Peut-être faudrait-il faire du lobbying auprès du gouvernement pour que des œuvres franco-ontariennes soient admises dans le programme.

Et le travail des médias ?

Mais où et quand entend-on parler des ouvrages publiés par les éditeurs franco-ontariens ? Force est de constater le peu d'intérêt des médias en Ontario français pour la littérature franco-ontarienne. On a pointé du doigt le quotidien d'Ottawa, *Le Droit*, pour ne point le nommer. Un relevé, pendant 14 mois, des titres couverts



Photo : François Dufréne

dans l'édition du samedi révèle qu'à peine 17 % des recensions portent sur des ouvrages franco-ontariens. Deuxième irritant : la condescendance des médias québécois. Si vous venez d'un milieu minoritaire, vous faites des œuvres mineures ? Comment peut-on sensibiliser les médias de l'Ontario et du Québec ?

D'abord en Ontario. Stéphane Gauthier a fait valoir le point de vue du chroniqueur culturel qui doit, à chaque saison, contacter chaque éditeur pour connaître sa production. Que faut-il, en Ontario français, pour qu'il en soit autrement ? On nage en plein cercle vicieux : on ne parle pas des livres, on ne rejoint pas les lecteurs qui n'achètent pas de livres, puisqu'il n'y a pas de librairie... Or 80 % des achats de livres sont impulsifs... ce qui suppose qu'il y a une librairie et que l'on a entendu parler des livres...

Il faudrait davantage de journalistes qui s'intéressent aux livres, qui ont le temps et prennent le temps de les lire, qui en font des reportages à la radio, et à la télévision où la situation est pire encore. Et il semble bien qu'il ne faille pas compter sur les hebdomadaires, où il n'y a pas de journalistes attirés à la littérature. Comment expliquer qu'un éditeur puisse affirmer qu'il est plus facile de faire un travail de promotion auprès des médias au Québec (où les intervenants sont mieux identifiés) qu'en Ontario ? Le travail auprès des médias est particulièrement difficile en Ontario, puisque les ressources sont insuffisantes et que chaque région, chaque communauté témoigne d'une réalité différente. Personne n'a rappelé l'initiative, par ailleurs fort pertinente mais plus ou moins réussie, en ce qui a trait à la qualité des textes, de l'Association de la presse francophone (APF) à laquelle sont affiliés les hebdomadaires francophones du pays, un projet qui permettait d'offrir aux différents hebdomadaires une critique d'un ouvrage publié par un éditeur canadien-français. Il faudrait peut-être reprendre ce projet avec des chroniqueurs et critiques

chevronnés et trouver des partenaires pour soutenir cette initiative.

Une nouvelle question : la relève

Selon une enquête menée par Patrimoine canadien, 67 % des éditeurs canadiens n'ont pas planifié leur succession. Qu'en est-il des éditeurs franco-ontariens ? Si *Prise de parole* et *L'Interligne* ont une structure qui permet de continuer à fonctionner advenant le départ de l'éditeur, la situation est moins claire pour les autres maisons. Yvon Malette avoue son inquiétude pour les Éditions David, malgré l'excellente équipe qui l'entoure. Au GREF et au Vermillon, on forme des jeunes qui peuvent réaliser de la mise en pages ou accomplir d'autres tâches comme l'envoi de communiqués. Mais a-t-on pour autant assuré la pérennité de la maison ? Quant au Nordir, qui n'était pas représenté à cette table ronde, nous avons appris depuis qu'il cessait de publier jusqu'en 2005. Changer d'éditeur n'est jamais chose facile pour une maison d'édition, mais si une solide équipe et une structure efficace en assurent le fonctionnement, il n'y a pas lieu de craindre pour le fonds littéraire ou les auteurs qui y publient.

Rien ne sert de produire de beaux et bons livres s'ils ne rejoignent pas le public lecteur. Et les éditeurs ne peuvent pas tout faire avec les moyens dont ils disposent. Comme le résumait bien Denise Truax, « on est éditeur ; on n'est pas distributeur, on n'est pas diffuseur, on n'est pas salon, on n'est pas journaliste et on a l'impression dans nos milieux qu'on porte tous ces chapeaux-là. Je pense que cela nous rend un peu plus fous et un peu plus intéressants comme éditeurs, parce qu'on est obligés de comprendre l'ensemble du fonctionnement, mais c'est un peu problématique d'être toujours en train de régler l'ensemble des problèmes du milieu du livre... ».

Mais qui osera le premier pas pour faire changer les choses ?



Je désire remercier Gabriel Dubé de la radio de Radio-Canada (Toronto) et Stéphane Gauthier, chroniqueur culturel à CBON (Sudbury), pour l'enregistrement de la table ronde de Toronto.

Je désire aussi remercier Marie-Élisabeth Brunet qui a réalisé des entrevues et rédigé des articles pour le dossier sur 30 ans d'édition. ■

Johanne Melançon est professeur de littérature à l'Université de Hearst. Elle est également membre du comité de rédaction de Liaison.